

Jean-Nicolas Servandoni d'Hannetaire, comédien, du prince de Ligne à Voltaire

par Georges Salamand

Il naît à Grenoble, un peu par hasard, d'un peintre d'église florentin et connu, et d'une certaine demoiselle GRAVIER. Enfant naturel, il est reconnu par son géniteur qui se trouve être le frère du fameux architecte de la façade de l'église Saint-Sulpice à Paris. Ceci explique cela, les frères SERVANDONI étant de complexion dévote, par essence, mais aussi un peu par obligation professionnelle. Bref, Jean-Nicolas reçoit une excellente éducation et fait de bonnes études qui le destinent à la prêtrise... Cependant on le retrouve à vingt-deux ans, en Allemagne, très exactement en Rhénanie, comme comédien spécialisé dans les rôles de valets du théâtre français.

Cherchant où atterrir...

Auteur de divertissements chantés, il fait partie en 1745 de la troupe du prince-évêque de Liège, ville où notre Grenoblois se marie avec une demoiselle Marguerite HUET dite « Mademoiselle DANICOURT » bientôt rivale de Madame FAVART. Forts d'une excellente réputation, Jean-Nicolas et son épouse sont à Bruxelles pour prendre la direction du fameux théâtre de La Monnaie qui vient d'être restauré. Mais chassés de Bruxelles par... FAVART, on retrouve les jeunes époux dans la troupe du maréchal de SAXE, grand amateur de théâtre et... de comédiennes.



Charles Jean-Joseph, septième Prince de Ligne.

Or « Mademoiselle » DANICOURT était bien trop jolie...

Bref, en 1748, Jean-Nicolas récupère une fois (belgicisme) la direction de La Monnaie avant de faire quelques tournées en France et débute à la Comédie Française en 1752 dans le rôle d'Orgon du Tartuffe.

De retour à Bruxelles avec la troupe de DURANCY où il figure comme un incontournable Crispin, SERVANDONI D'HANNETAIRE voit sa patience enfin récompensée en 1755 puisqu'il devient, à cette date, seul directeur et metteur en scène de la troupe. Châtelain de Haren près de Bruxelles - aujourd'hui siège de l'OTAN - le Grenoblois perd sa femme qui aura eu le courage de lui donner huit enfants, dont trois filles - les « trois Grâces bruxelloises » : Eugénie, Rosalinde et Angélique, toutes trois comédiennes et toutes trois courtisées avec plus ou moins de bonheur par l'étonnant personnage qu'était Charles Jean-Joseph, septième Prince de LIGNE (1735-1814), mécène international, diplomate autrichien, mais persifleur en français.

À Bruxelles, Son Altesse fréquente le salon de SERVANDONI qu'il considère comme le

plus grand pédagogue de son temps. De ses rencontres avec Eugénie, le prince de LIGNE publiera un premier volume sur le théâtre, en 1774, sous le titre de « Lettres à Eugénie ». En réalité, des trois sœurs, c'est la légère Angélique qui aura les faveurs de l'Altesse. Eugénie la sage épousera, elle, le comédien LARIVE... à qui les « Lettres... » étaient dédiées.

Une fin attristée

Pour autant, le Grenoblois n'a pas que des amis à Bruxelles. Confident du Prince de LIGNE et mécène de MOZART, l'illustre VAN SWIETEN réplique à Son Altesse, qui prétend que le comédien a « beaucoup d'esprit, de gaieté et même de philosophie », « M. D'HANNETAIRE a réussi la prouesse de réunir, pour son opéra-comique, tout ce qu'il y avait de plus mauvais, partout! ».

Riche de plus de 80000 livres de rentes, Jean-Nicolas, l'âge aidant, se souvient de la foi de son enfance et de l'excommunication qui pèse sur tous les acteurs. En 1768, par devant notaire, l'enfant de Grenoble renonce définitivement à son métier... mais continue à mettre en scène ses filles, gendres, élèves et amis jusqu'aux derniers moments. On sait peu de choses sur la fin de sa vie, si ce n'est une querelle que le sympathique cabotin va chercher à Voltaire au sujet de quelques pauvres vers plagés par l'homme au hideux sourire. Comme à son habitude, le philosophe va s'en tirer avec une pirouette qui ne lui fait pas honneur (1772): « Vous n'êtes pas, Monsieur, le seul à qui l'on ait attribué les vers d'autrui. Il y a eu de tout temps des pères putatifs d'enfants qu'ils n'avaient pas fait. » Méchant pour l'enfant naturel!

Deux ans plus tard, Jean-Nicolas publiait ses « Observations sur l'art du comédien », un livre qui connut un grand succès avant la Révolution. Dans cet ouvrage l'ex-théâtreux justifiait les libertés prises avec les textes par son souci d'y intégrer des « anecdotes, historiettes qui non seulement peuvent égayer le sérieux des préceptes, mais encore leur donner plus de force ».

Notre comédien parlait d'or.



Le théâtre de la Monnaie à Bruxelles